



Charles Dobzynski

Élégies de la Baie des Anges

Univers parallèles

Quel univers jumeau du nôtre ? Un soir
On ne sait plus ce qui de nous divorce
Quel arbre en nous fut dépouillé d'écorce
L'image fuit par les trous des miroirs.
Que sommes-nous derrière la barrière
De cet état instable du réel ?
Être n'est rien qu'un clivage cruel
Entre deux murs récusant leur arrière.
Où donc est le soleil qui devait poindre
Mais dans tes yeux tout à coup s'est noyé ?
Quel est le sens de vivre ? Dévoyé.
Je suis un pont qui cherche à te rejoindre.
Où est ton corps, ce rivage sans mer
Et l'horizon dont on trancha les ailes ?
Captifs de nos univers parallèles,
Nous sommes expulsés de nos amers.
Nous avançons mais c'est en claudicant
Vers l'au-delà de ce que nous vécûmes
De l'un l'autre ne tient que son écume
En son sommeil la cendre du volcan.

Melancholia

Un autre monde à l'horizon s'aligne
Un soir que la Grand'Peur exfolia
Ce disque a pour nom Melancholia
De quelle apocalypse est-il le signe ?
Le souvenir lointain de Galilée
Invite à se munir de longue-vue
Pour mieux scruter la planète imprévue
Quand de la nôtre on se sent exilé.
L'astre expulsé du giron des nuages

Change à l'instant de matière et d'état.
Gonflé d'hélium cet aérostat
Semble l'excès d'un invisible orage.
Bientôt le temps que casse un infarctus
Stoppe l'horloge et tombe de sa voûte
Où tumoral son renflement s'arcboute.
Tout son se meurt. Bouche morte et motus.
Ceux qui tenaient la terre pour leur home
Ce monde obscur les régit corps et biens
Leur tombe s'ouvre en l'astre qui survient
Sans aucun présage des astronomes.

En étrange pays

Tu étais là présente parfois double,
En ce pays du jamais revenu
Atlas sans méridiens Zone inconnue
Temps sans passé Temps qui n'est plus qu'eau trouble.
Tu étais là. Ramenée en arrière
D'une mer amputée de littoral.
Tu gouvernais ton navire amoral
Vers l'au-delà des vies aventurières.
Tu étais là. Je ne sais depuis quand
De ta mémoire émargée. Péninsule
Où nous étions exilés, nous Consuls
Très surveillés d'au-dessous le volcan.
C'était la zone extrême dévolue
Aux animaux d'une ancienne mémoire
Qui surgissaient portant sur eux les moires
D'une autre mer, d'un monde révolu.
Un soleil maigre à jambes d'antilope
S'imprimait sur le sable à pas légers
Mais tu fuyais de ce site étranger
Comme traquée par son œil de cyclope.

Soleil inaperçu

Le temps nous aura disjonctés, me dis-je
Dans l'opacité de nous qui s'accroît.
Je trace à la craie un semblant de croix

Sur le tombeau d'illusoires prodiges.
Plus rien ne s'accorde au flux de nos gestes
Ni rose des vents ni rose des os.
Le sang s'aveugle en son propre réseau
De notre peau subsiste un palimpseste.
La vie est notre dette. Qui l'endosse ?
Des rêves le brouillon s'est détaché.
L'arrière-écrit nous demeure caché
De tout penser quelque leurre est la fosse.
Est-ce le temps qui nous creuse et divise
Semant nos feuilles mortes sur le sol
Et de nos nuits désaxant la boussole
Voile en nos yeux une terre promise ?
Pourtant nous sommes faits de ce tissu
C'est lui qui se reprend puis se démaille.
De quel aimant sommes-nous la limaille
Captifs de quel soleil inaperçu ?

L'île des jours mystérieux

Le sous-marin cette arche de Noé,
Où l'on s'accoude en titubant au bar
Nous reconduit au rivage barbare
Où s'échoua Robinson Crusoë.
Sur quels hauts-fonds errons-nous ? Quelle fuite
Où le réel dérape en nos regards
Du labyrinthe où la raison s'égare
Où l'océan n'est qu'un récit sans suite ?
Du périscope on règle la visée
Pour entrevoir le monde d'au-dessus,
Celui d'hier dont nous sommes issus
Tout ce réel aux voilures brisées.
Nous sillonnons alors vingt mille lieues
Sous la mémoire et le Gulf-stream des mots
Sans gouvernail mais défiant Némó
Pour recouvrer notre ancestral milieu.
Une île volcanique et son cratère
Est notre abri dans l'ère du chaos.
Nous avons fui l'horreur régnant là-haut
Croyant qu'en bas est vivable la terre.

Le temps de la licorne

Parfois la nuit se risque la licorne
Et doucement par la lune drapée
Elle s'en vient à ma porte frapper
Ayant franchi du visible les bornes.
Elle s'en vient me rappeler le temps
Où l'homme, étant une essence animale,
Gommait tout clivage entre bien et mal
Sauf le désir de son être latent.
Je croyais voir marcher une légende
Qui traversait diaphane les murs.
Elle portait son legs comme ramure
Des cerfs les yeux dérobés aux lavandes.
Elle venait s'allonger dans mon lit
Non pour l'amour mais pour la force étrange
D'avec l'humain vivre l'unique échange
D'un réel que le rêve multiplie.
Je m'éveillais alors sous son pelage
Dans l'inouï de renaître tout blanc
Sans me savoir captif d'un faux-semblant
Me devenait lisible son langage.

Charles Dobzynski, né en 1929, est poète, journaliste, traducteur. Son œuvre a été récompensée en 2005 par le Goncourt de poésie, et en 2012 par le Grand prix de poésie de la SGDL. Plus de cinquante titres, poésie, proses, nouvelles, essais. Les plus récents, en poésie : *Je est un juif, roman* (Orizons, 2011), *La mort, à vif* (L'Amourier, 2011), *Le Baladin de Paris* (Le Temps des Cerises, 2012), *Journal de la lumière & Journal de l'ombre* (Le Castor Astral, 2013), *Ma mère, etc., roman* (Orizons, 2014). Il est corédacteur en chef de la revue *Europe*, président du jury du prix Apollinaire, membre de l'Académie Mallarmé.